



la manufacture de livres

**De guerre
ou d'ailleurs**
SÉVERINE CHEVALIER

De guerre ou d'ailleurs

De la même autrice

Théorie de la disparition

La Manufacture de livres, 2025

Jeannette et le crocodile

La Manufacture de livres, 2022

Les Mauvaises

La Manufacture de livres, 2018

Clouer l'Ouest

La Manufacture de livres/Écorce, 2015

Recluses

Écorce 2011, la Table Ronde, 2018

Séverine Chevalier

De guerre ou d'ailleurs


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-364-9

Couverture : Tiina Heiska,
GOLDILOCKS & LITTLE RED RIDINGHOOD 2004
© Adagp, Paris, 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Bozi

« Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs /
quand c'est d'un ailleurs /
aux autres inimaginable /
c'est difficile de revenir »

Mesure de nos jours
Charlotte Delbo

« (...) les rouages de tout dispositif contiennent
une dimension non montrée. »

Le Hors-Champ
Extensions d'un lieu
Marie Konchat

« (...) et aujourd'hui, tu voudrais partir ? »

The Truman Show

« Faut qu'ça pète sa mère ! »

Théa-PTSMR ft. Rok, Dudu

1.

combien Lolita B. touche en allocations

Plus ou moins dans cet ordre il compte les tuer. Ou disons : il y songe. La liste marine dans sa tête, sa tête pour l'heure dans le métro. Les corps s'entassent, les têtes penchent, secrètent sur les téléphones. Ça s'entre-touche. Un type coincé dans la travée bringuebale. Il lance sa supplique de pire-que-pauvre, ça finit dans un cri ramoné qui ne trouble rien ni personne :

– mais à défaut d'autre chose donnez-moi une corde pour me pendre.

Rémi entend *cou*. Cou au lieu de corde. Il pense : il est vrai qu'un cou s'avère indispensable, pour se pendre. Donnez-moi un cou pour me pendre. À la faveur d'un mouvement qui les rapproche, il file au type deux euros et un ticket restau. Ce n'est pas qu'il roule sur l'or ou qu'il ne préférerait pas la révolution, mais s'il peut il donne.

Le cou de l'écrivaine s'étire, vertical. Distingué. Il ne ploie pas. Comme une plante attachée net, axe

en longueur, assurance d'au-dessus, trouver le ciel. Est-ce que tous les cous longs ont l'air distingués? Le cou de l'écrivaine disparaît de son champ de vision, mais il sait où il se situe. Il sait où il va descendre, il sait pour la correspondance, il sait pour les rues empruntées jusqu'au domicile, un loft retapé dans une ancienne usine le long du canal, rempli de tableaux et de bouquins. Il sait que le cou aime bien se piquer de prendre le métro malgré les moyens de tout à fait l'éviter. Le cou de l'écrivaine sent bon. Autour, une chaîne discrète, héritée de la grand-mère dont elle mitonnera bientôt un livre. L'entier corps du type pue. Lui aussi porte une chaîne autour du cou. Une grosse, à gros maillons qui pendent, d'un doré clinquant de plastique. Malgré l'éventuelle pitié et le contentement de ne pas en être, on n'est pas fâché qu'il disparaisse, car il finit par disparaître, avalé par d'autres corps, d'autres boyaux. Provisoirement on respire par le nez.

La liste s'incruste dans sa tête, établie par fonctions, auxquelles correspondent les noms prénoms et tout le pedigree ainsi que l'ordinaire et l'infraordinaire, le réseau fin des habitudes constituant à peu près l'essentiel des vies. Plus ou moins dans cet ordre ça donne donc : l'écrivaine – le psy – le casteur – le monteur – l'intellectuel – l'animateur TV – la productrice – le président du groupe.

Déboulent alors en surimpression de l'entassement des corps, racontées par sa mémé du temps où elle

était petite, les poules qui cavalaient dans la cour après qu'on leur eut coupé la tête, à la ferme. Enfant, après le récit, il en avait cauchemardé. La plupart du temps, c'était à lui qu'on coupait la tête en tranchant le cou sur la table de la cuisine, CHLAC.

Le métro s'arrête devant une affiche pour les journées qui pèsent trois tonnes. Elle préconise l'achat de gommes antistress au safran. Rémi regarde le cou gracile de l'écrivaine sortir de la rame.

Il le suit.

L'écrivaine rentre d'une réception que sa maison d'édition a donnée dans ses beaux jardins en l'honneur d'un écrivain mort. Elle a bu un peu de champagne, mais pas trop. Elle aime la mesure. Elle aime aussi être longue et mince, ce qu'elle est à la fois bourgeoisement et naturellement. Au positionnement des nombreux invités par rapport à l'épicentre constitué par le propriétaire héritier de la maison, et à la durée des discussions avec celui-ci, elle a pu constater avec une satisfaction modérée et contenue à l'intérieur qu'elle a changé de statut. Ça date du succès de son livre sur son père, et de son roman conspuant la télé poubelle et celles et ceux, surtout celles, qui y participent. Elle n'a pas mangé de petits fours, a souri à droite à gauche en essayant d'éviter de croiser le vieux pédocriminel présent, bien qu'ayant cessé d'être publié, sans doute au nom de liens ancestraux avec la maison. Elle en fut un peu gênée, mais pas au point

de s'en formaliser publiquement. Néanmoins elle y pense encore, sur le quai de sa correspondance où elle s'est placée à la toute extrémité, comme toujours, manière de se protéger de la foule qu'elle aime et exècre à la fois.

Ainsi elle n'est pas prise dans la caméra de surveillance.

Ainsi c'est ici et maintenant que Rémi pourrait la pousser.

pourquoi Lolita B. s'appelle Lolita B.

Enfant, comme tout le monde Lolita B. est violée par un oncle super sympa.

Ou par un père, grand-père, arrière-grand-père, frère, curé, cantonnier, policier, épicier, pompier, ouvrier, fermier, boulanger, abbé, éducateur, moniteur, éditeur, marketeur, instituteur, professeur, acteur, chanteur, youtubeur, animateur, entraîneur, bienfaiteur, docteur, crooner, baby-sitter, procureur, homme politique, boulimique, alcoolique, universitaire, milliardaire, militaire, notaire, cousin, écrivain, chirurgien, végétarien, ami de la famille, dentiste, féministe, artiste, gauchiste, journaliste, fasciste, psychanalyste, humoriste, anarchiste, droitard, viandard, cinéaste, vidéaste, aristo, populo, gynéco, président, poète, fierté de la France, autres, on ne sait plus.

Ou pas comme tout le monde, mais comme beaucoup. Ou pas comme beaucoup, mais comme un certain nombre. Un nombre certain. Un nombre

d'enfants suffisant, bébés et petits garçons compris, quoique moins nombreux, à chaque génération en tous lieux en tous milieux, pour pourvoir en chair adulte traumatisée, tordue, pourrie pourrissante, baisable dans tous les sens du terme à merci.

Car d'abord Lolita B. est petite.

Quand elle est petite, elle ne s'appelle pas Lolita B.

Elle s'appelle Minerve.

Minerve Chabot.

Ça se passe là.

Dans la cuisine immaculée.

La mère est absente. La mère travaille à l'usine, mais rien de salissant ou d'exténuant. Elle est secrétaire. Elle dispose d'un bureau à elle, à côté de celui du patron, un type chauve et carré dont il n'y a pas à se méfier. Ses ordres sont clairs, sa bouche magnanime, ses doigts bien rangés. Le salaire est correct même s'il augmente peu. De la mère méticuleuse le patron se satisfait.

Dans la cuisine, plantée : la table, la même qu'aujourd'hui. Sur la table une toile cirée beige à grosses fleurs marron et orange, sur la toile cirée le porte-monnaie oublié par la mère, sur le porte-monnaie les yeux rivés de Lolita B.

Lolita B. sait que Dieu la regarde, pourtant elle tend la main. Elle saisit le porte-monnaie noir à soufflet, il pèse son poids d'existence humble, mais tenue ; elle l'ouvre.

Lolita B. sait que Dieu la voit, car il voit tout.

Il voit tout.

Il entend tout.

Même ce qu'elle se murmure, ce qu'elle pense, même ce qui n'apparaît pas encore. Aussi quand elle tend la main pour prendre le porte-monnaie, elle a beau être petite, elle sait que pour le Dieu de la mère qui est le seul Dieu, elle a déjà failli. Le geste prolonge la potentialité de la faute, le méfait simplement fomenté.

Le crime a déjà eu lieu.

Alors pourquoi ne pas pécher dans les grandes largeurs et voler un peu d'argent pour acheter un jour, parmi d'autres babioles, les boucles d'oreilles en forme d'anneaux dorés exposés dans la vitrine du bureau de tabac, devant laquelle Lolita B. passe matin et soir pour se rendre à l'école ?

Elles sont en toc bien sûr, seulement pour Lolita B. qui est petite et ne connaît pas encore la valeur adulte des choses elles brillent comme de l'or qu'on trouverait dans une jungle ou un ticket gagnant de Loto et qui changeraient le cours d'une vie, même si l'on est bien en peine de savoir à l'avance en quoi, même si rien n'est intolérable dans la vie présente, même s'il s'agit juste, à huit ans comme à quatre-vingts, d'un nébuleux et diffus désir d'ailleurs, sans aucune idée de sa consistance et, encore moins, des désillusions à venir.

Puisque tôt ou tard elles viendront.

La cuisine est ordonnée. La mère ne supporte ni la crasse ni le chaos. Tout doit être lavé, essuyé, garé au cordeau dans les placards après avoir mangé sans traîner, y compris les éponges et le Paic citron *nettoie tout du sol au plafond*. Sinon ce sera l'anarchie, et avec l'anarchie l'engloutissement du monde.

Lolita B. a appris le danger du désordre et de Dieu dans le même mouvement. C'est une discipline à prendre, et celle-ci est féroce, et bien que Lolita B. s'y entraîne depuis gamine voilà qu'elle farfouille sans vergogne dans le porte-monnaie noir, debout collée à la table et à la toile cirée, et voilà que surgit une drôle d'allégresse qui picote, rougit les joues – jusqu'à la main sèche et douce de l'oncle, le frère cadet de la mère, sur son cou par-derrière sous les cheveux ravissants.

Ce qui suit est confus ou au contraire parfaitement net. L'enfant est tranchée en deux. Une partie gît. Une partie flotte. Peut-être au plafond. Peut-être bien plus loin.

Elle se souviendra des grosses fleurs marron et orange, de l'odeur d'oignons frits de l'oncle, de la toile cirée à texture de peau. Ça puait, dans la cuisine propre. Elle se souviendra aussi, au moment premier, au moment de la sensation de paume familière sur la nuque, au moment de la joie subitement retombée et de la réapparition du Dieu cruel de la mère, au

moment où tout, hormis le vol, est encore à peu près normal dans sa minuscule vie, elle se souviendra du cliquètement des pièces chutant sur le carrelage alors que sa main se relâche sans effort, ses doigts légers ouverts comme au soleil les pissenlits de printemps.

Ensuite Lolita B. a quarante-huit ans.

Elle attend.

Elle est assise à la même table, dans la même cuisine (il n'y a plus de toile cirée), dans la même petite maison avec jardinet collée à d'autres petites maisons avec jardinet de la petite ville d'Auvergne, Aigu-les-Mines, où elle est revenue habiter il y a peu, après y avoir grandi de zéro à dix-huit ans, après en être partie sans y retourner pendant trente ans. Elle touille un café soluble. Son téléphone est posé devant elle, sa mère vieille dort dans sa même chambre, dans son même lit, sous sa même croix, les autres (le père dont on n'a pas encore parlé, l'oncle) morts depuis longtemps.

Elle ne pense ni à l'un ni à l'autre, pourtant l'un, Jean, le père, c'est sur cette même table que sa tête s'est soudain affaissée après arrêt du pouls et du cœur, le cerveau et les poumons privés de l'oxygène du sang, le front finalement tombé dans le hachis parmentier qu'il a réchauffé au four une nuit tardive d'été, usé malgré l'amour du métier de toutes les routes qu'il avale avec son camion. La mère dormait déjà lorsqu'il est rentré, et Lolita B. croit qu'il dort aussi, quand

après avoir fait le mur pour s'éclater à La Mine elle se glisse dans la cuisine pour manger un bout. Seul le néon au-dessus de l'évier est allumé. Il grésille. Elle voit son dos courbé, et se rapprochant, sa nuque d'animal.

Elle pose la main dessus.

C'est élastique. C'est froid.

Elle dit :

– Papa ?

Elle répète plusieurs fois le mot. Puis elle le crie.

Ni la mère ni elle n'osèrent relever le père. Il resta là, le visage pris dans la purée, et tout ce temps avant l'enlèvement du corps Lolita B. quinze ans éprouva l'effroi mêlé de soulagement provisoire de qui est enfin puni pour sa très grande faute. Sept ans qu'elle attendait confusément depuis le vol, sept ans qu'elle était cette fille immonde coupable de tout sans savoir exactement de quoi, que le Dieu de la mère tôt ou tard châtierait. Et même si elle n'y croyait plus vraiment, au Dieu sans pitié de la mère, bouffée par l'adolescence et ses émois forcenés, c'était son père qu'elle avait fini par tuer. Cela aussi il faudrait bien qu'un jour elle le paye.

La mère dort encore dans sa chambre. Lolita B. attend assise à la table en Formica blanc extensible à deux rallonges achetée par ses parents dans les années 1970 *qui revient en force dans l'univers déco. En effet, si vous êtes un grand fan de la déco rétro, vous allez certainement succomber au charme des*

meubles en Formica. Sans entrer dans un intérieur au total look vintage, sachez qu'un meuble en Formica suffit à apporter une touche ludique, authentique et nostalgique à toute pièce. En plus d'ajouter une note d'esthétisme dans votre habitat, ce matériau ne saura que mettre en valeur votre intérieur.

Il est tôt. Il fait déjà chaud. On annonce le onzième jour de canicule. La table ne met rien en valeur. Lolita B. tripote son téléphone portable. Elle le repose, le reprend. Son café a refroidi, sa peau est blanche, très blanche. Il lui manque des dents.

Elle attend.

La mère dort encore.

D'abord enfant, la mère, on l'appelait la grosse Marie. Elle s'appelait Marie et elle était grosse, alors ça collait. Tu pues tu sues comme un goret, les gosses disaient, lui tournant autour comme des mouches, bien que ni les gros ne puent ni les cochons ne respirent, et que c'est précisément pour cette raison que ces derniers se roulent dans la boue. Les gros et les cochons sont très intelligents, pensait-elle en dedans. Elle vivait dans la ferme des parents en haut d'un hameau reculé d'Aigu, ville encore minière, puis chez les sœurs dans un bourg lointain. Elle aimait la mythologie grecque et romaine, et son frère, le plus petit, pas les grands ni les grandes qui la régentaient. Les sœurs au pensionnat ne l'appelaient pas la grosse Marie, mais Giraud; elles lui trouvaient l'œil torve,

l'air sournois, elles suspectaient d'ignobles forfaitures que Marie se refusait obstinément à confesser. Toutes les nuits, elle entendait le Diable. Il montait et descendait les hauts escaliers qui menaient du dortoir aux toilettes. Elle savait que c'était lui parce qu'il grinçait. Il l'attendait, ennuyeux et tenace, et aux crissements qu'elle percevait dans le noir, la vessie pleine à exploser, elle mesurait l'ensemble des pertes à venir, la mort suivie de tortures pour l'éternité. Bien qu'elle obéît à tout sauf à la confession, les sœurs la considéraient comme une orgueilleuse, une graine de rebelle à mater. Elles matèrent tant et si bien qu'une fois, au réfectoire, la grosse Marie se voit prendre un couteau, l'aiguisé, celui pour la viande à nerfs que les filles se forcent à mastiquer pendant des plombes pour l'ingurgiter, et l'enfoncer dans la bidoche de la sœur voûtée, la plus sadique, la plus que crainte par toutes, fillettes comme adolescentes. Culpabiliser de se montrer une mauvaise enfant n'exclut pas la rage contre celui ou celle qui s'échine à nous faire sentir misérable. Elle n'embrocha aucune pseudo-sainte, mais il fut dès lors conçu dans sa tête qu'elle se tirerait d'ici le plus vite possible, qu'elle ne retournerait pas à la ferme où personne – à part peut-être son plus jeune frère – ne l'attendait, qu'elle se dépouillerait de la religion catholique, et de la famille pieuse et peu aimante, et du pensionnat, comme on s'extirperait d'anciennes, d'accablantes peaux.

Seulement du Dieu inflexible et de l'enfance on ne se débarrasse pas comme ça ; et si elle avait laissé tomber la messe et tout le bazar des rituels, elle finit après un bref répit par s'en bricoler un rien que pour elle, un qui n'avait plus qu'à lui envoyer épreuve sur épreuve, et entièrement la contrôler.

Ensuite la grosse Marie a quatre-vingt-cinq ans. Elle n'est plus grosse du tout. Au contraire, elle est toute maigre. Est-ce parce qu'elle est toute maigre qu'elle a mal aux os ? Il faudra qu'elle demande à Bredin. Le docteur. Décédé d'une crise cardiaque il y a dix ans dans son cabinet en auscultant un patient. Elle ne s'en souvient plus. Minerve a déjà branché le ventilateur. Il souffle un peu trop fort sur ses cheveux gris et fins. C'est grâce à Bredin qu'au lieu d'avoir trois enfants elle n'en a eu qu'un. Minerve, elle se rappelle. Minerve, c'est son unique fille. Elle était pour ainsi dire morte et elle est revenue.

Elle revoit la tête de l'employé de mairie quand Jean et elle avaient déclaré sa naissance.

C'est pas dans le calendrier, Minerve, il avait fait, tout rengorgé de sa position et de la loi sur l'état civil qu'il connaissait par cœur, et Marie de sortir le papier photocopie de l'extrait selon lequel en sa qualité il ne devait inscrire que les prénoms « en usage dans les différents calendriers et ceux des personnages connus dans l'histoire ancienne ».

Tu vois ça, histoire ancienne, elle avait répondu à Ange qu'elle connaissait depuis la primaire et qui était gentil, bien que pas très futé – néanmoins il ne s'était jamais moqué d'elle à l'école, et de cela elle lui saurait gré pour toujours –, eh bien Minerve elle est dedans, figure-toi, dans l'histoire ancienne.

Et Jean et elle de raconter ladite histoire, Jean moins emballé que Marie par ce drôle de prénom, mais tout de même elle avait fini par le convaincre, et eux d'expliquer pour Jupiter, roi des dieux qui, ayant mis Métis enceinte et croyant que si elle accouchait d'un fils celui-ci le détrônerait, ne trouve rien d'autre à faire que de la gober. Quand quelque temps plus tard, à sa demande tant il avait mal à la tête, Vulcain lui fendit le crâne, Minerve, la fille de Métis et de Jupiter, sortit de la plaie béante vêtue d'un casque et de son armure, lance à la main, prête à devenir la déesse de la pensée élevée, de la sagesse, de la ruse, de l'intelligence et de la stratégie militaire, toutes qualités que Marie suivie de Jean mais surtout Marie ont ardemment souhaité pour leur fille, si c'était une fille. Pour un garçon, si ça avait été un garçon, ç'eût été le prénom du jeune frère de Marie, l'oncle de Lolita B., Rémi, mais ce fut une fille, et ils l'appelèrent Minerve.

Maintenant c'est Lolita B. qui est grosse. Si elle s'allongeait sur sa mère toute maigre, elle pourrait la tuer. Elle est assise dans la cuisine à attendre et elle la sent, la lourdeur. Et les plis, et le ventre, et les pieds

épais, et ses doigts qui peinent sur le téléphone. Elle n'a pas toujours eu ce corps, ça non. Petite elle ne ressemblait pas à grand-chose, le genre maigrichonne à grands yeux, mais alors en grandissant.

L'oncle lui avait demandé, pourquoi elle voulait voler l'argent. C'était après la coupure en deux sur la table en Formica recouverte de la toile cirée. Ils se tenaient tous les deux assis. L'oncle lui avait servi un lait grenadine, il buvait une bière. Lolita B. regardait la mousse débordant légèrement du verre, la coulée alanguie le long. Elle avait dit pour les anneaux du bureau de tabac, et il avait répondu, mais enfin t'as même pas les oreilles percées, ma pauvre petite Mimi. C'est pour les grandes ces boucles d'oreilles. Faut avoir des trous dedans.

Il avait allumé la radio. Du Claude François. Il s'était mis à hocher la tête en cadence sur *Je suis le mal aimé* en faisant claquer ses doigts qu'il avait longs et blancs avec des poils noirs et drus sur le dessus.

Il n'eut pas besoin de lui dire que c'était mal, de voler ; et sa faute, si elle l'avait pour finir aguiché comme toutes ces petites salopes, dès le plus jeune âge on les connaît. Sa faute s'il avait dû ensuite faire ce qu'il avait fait avec elle. Il n'eut pas besoin de lui dire qu'il fallait que ça reste entre eux, sinon il serait obligé de parler du vol et de l'enchaînement des événements à la mère qui serait très déçue, éminemment déçue du comportement de sa fille,

décue peut-être au point d'en mourir. Il n'eut besoin de rien dire du tout pour que la culpabilité et la honte qu'il n'éprouvait pas se transvasent fatalement dans la petite fille, qui de vive et intelligente devint en un instant confuse, obtuse, hébétée, ne comprenant pas ce qui c'était passé, l'oubliant plus ou moins déjà par la force des choses, de retour chacun sur sa chaise, l'oncle se retransformant en l'oncle, le gentil oncle qui l'appelait Mimi, à jouer, blaguer, chahuter, tout déranger dans la maison sans que ça embête la mère pourtant si pointilleuse sur l'ordre des choses ; alors comment relier les deux, qu'en faire, de l'oncle rigolo, de l'oncle-coupeur de petite en deux ?

Il ne lui dit pas non plus que, parole ou pas, mesure ne serait jamais prise de la destruction initiale et de ses effets pour la vie ; qu'il eût mieux valu pour elle qu'elle revînt homme torturé de n'importe quelle guerre ou victime d'attentat terroriste plutôt que fillette banalement violée par un membre de la famille sur une table de cuisine.

(Lui aussi a bien été violé par son propre père, et alors quoi ? il n'en fait pas tout un plat.)

La mère, comme Mimi, elle l'aimait beaucoup, l'oncle. C'était Rémi, c'était son petit frère, et ils avaient beau être adultes et Rémi se comporter n'importe comment dans la maison et en dehors ça ne changeait rien à l'affection démesurée et aux excuses qu'elle lui trouvait toujours pour les âneries à droite

à gauche. C'était un gars mignon, en plus, avec un je-ne-sais-quoi de dandy foutraque qui fascinait les minettes et même les types qui enviaient secrètement son assurance de dingo, fantasmant des libertés viriles qu'ils n'osaient pas s'accorder. Il cultivait un mystère qui convenait à la mère, et on le voyait débarquer de temps à autre entre deux boulots, disait-il, et personne ne se penchait de trop près sur ce qu'il trafiquait exactement ni où il vivait le reste du temps, à part Jean le père plus suspicieux qui ne le supportait pas et avait failli le virer définitivement de la maison après s'être rendu compte une fois qu'il leur avait piqué la télé pour la revendre on ne sait où. Lolita B. entendit crier le père et la mère dans la cuisine, là où tout se passe dans cette famille, et ça lui avait fait peur car c'était pas souvent. Mais Jean aimait Marie qui aimait son petit frère, alors il renonça à le dégager, après tout avec son métier de routier qu'il adorait il s'absentait souvent, et Rémi égayait sa femme, et puis peut-on priver une personne de ses liens de sang, déjà que le frère et la sœur pour des raisons obscures ne côtoyaient plus le reste de leur famille, Jean ne se sentait pas, au bout du compte, de l'exiger – à condition tout de même qu'il rendit l'argent correspondant. Marie racheta une télé dernier cri sur ses économies, prétendant qu'elle provenait de Rémi, et tout était rentré dans l'ordre : télé sur le meuble dans le salon, télécommande sur la table basse, cuisine

rangée table en Formica, amour conjugal amour familial avec tonton Rémi le marrant de temps en temps – sauf peut-être pour Lolita B.

À compter de ce jour, Lolita B. entre en effet dans une solitude effroyable dont elle ne sortira vraisemblablement jamais. Si elle ne peut identifier exactement les faits, car qui le pourrait à cet âge, elle comprend implicitement la chose suivante : elle est moins que rien. Elle ne vivra à partir de maintenant que comme une fausse petite fille, la vraie n'ayant pas droit de cité. Elle devra se dévouer au bon plaisir des autres, même au prix de son propre anéantissement. Ce sera là un devoir moral de la plus grande importance. Il s'agit que ni la mère ni le père ne meurent, que la mère, surtout la mère, ne s'attriste ; il s'agit de faire plaisir à l'oncle pour faire plaisir à la mère et à son Dieu, puis par extension à n'importe qui ; il s'agit de ne plus avoir ni besoins ni désirs propres, pas même ceux que l'on dit élémentaires, physiologiques ou de sécurité ; il s'agit de ne pas risquer la mise au ban et de faire tourner la petite machinerie familiale, la Sainte ô très Sainte Famille, en devenant huileux, conciliant rouage (fût-ce à son détriment) ; il s'agit de ne pas crever abandonnée par ceux et celle dont elle a besoin, car elle est petite et incapable de se débrouiller seule. Tout ceci se fabrique en un éclair, à huit ans ; ça perdure ensuite. C'est ce que la moindre des cellules qui la constitue a appris, pour survivre.

Et comme on ne voit que ce qu'on veut bien voir, personne ne verra donc: ni à l'école, ni dans la famille, ni au centre de loisirs où elle se rend le mercredi, ni dans le cabinet de Bredin, ni sur les terrains de basket où elle fait du sport et où une fois elle jouera un match entier avec une cheville cassée. Nul ne s'apercevra qu'elle est anormalement dure au mal, qu'elle se renferme, qu'elle a parfois, sous le sourire qu'elle continue de plaquer sur son petit visage, l'air désespéré, qu'elle ne comprend plus ce qu'elle assimilait avant très bien en classe, qu'elle ne participe plus. Ainsi elle redoublera pour insuffisances et manque de travail son CE2, on la dira immature, un peu idiote, elle quittera l'école à seize ans, on ne verra rien de ses douleurs au ventre, des sensations bizarres d'étouffer, des plaques rouges sur le corps inexplicables, à l'adolescence on ne se rendra pas compte non plus qu'elle se tape parfois la tête, quand elle est seule, avec le poing serré ou contre les murs, et qu'elle aime un peu trop faire plaisir et l'alcool même si c'est naturel la fête quand on est jeune, on ne verra pas qu'elle a parfois envie de mourir, qu'elle sort beaucoup, qu'elle couche avec n'importe qui, en particulier les types qui la dégoûtent et avec qui elle se laisse faire surtout quand elle est bourrée de whisky-coca.

On ne verra rien.

Rien du tout.

Puisqu'elle ne dit rien avec les mots.

Puisque personne ne dit rien avec les mots.

Si personne ne voit ne dit rien avec les mots c'est très simple, rien ne se passe, rien ne s'est passé.

Au bout du compte et comme toujours avec des variantes, ce sera elle la mauvaise, la bêtasse, la pétasse, la connasse, l'abrutie, la niaise, la nulle, la putain, la pute, la fille perdue, la cinglée, la folle, l'hystérique, celle-qui-ne-se-respecte-pas, l'exemple à ne surtout pas suivre, celle qui donne du souci à sa mère à son père à ses proches à la société tout entière et qui les aura bien cherchées, toutes ses misères – la pauvre fille qui avait tout-pour-être-heureuse et qui a si consciencieusement gâché sa vie.

Et Lolita B. est OK. Elle est complètement d'accord. Elle souscrit à ce récit. Elle y souscrit à huit ans, elle y souscrit à dix, elle y souscrit à douze, elle y souscrit à quinze, elle y souscrit à vingt, elle y souscrit à trente, elle y souscrit à quarante, elle y souscrit à quarante-huit ans assise à la table en Formica dans la cuisine de la maison d'enfance, attendant le coup de fil de Sixtine Guilvinec, productrice de télévision, tandis que c'est l'été et que la chaleur fond sur le bourg et à l'intérieur d'elle, tandis qu'elle n'a plus de dents, plus de toit, plus d'argent, plus tellement de fils, plus d'amour ni grand ni propre, plus d'amis, plus de vie, plus rien.